

3

L E T T R E
A
UN CÉLEBRE JOURNALISTE,
SUR
UN SUJET INTÉRESSANT.

Vengeons l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.

BOIL. *Art poët.*



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXIV.

21.381

AVERTISSEMENT.

VOICI un de ces Ouvrages dont le peu de débit est la preuve la plus certaine qu'ils ont atteint le but qu'on s'y étoit proposé. Si je voyois les Acheteurs abonder chez le Libraire , je rabattrois beaucoup de l'opinion que j'ai de cette petite Brochure : je dirois qu'il faut qu'elle n'ait pas fait grande impression, pour que tant de monde s'empresse de l'acheter. Les riches n'achettent

point ce qui ne les flatte pas ; ils ont raison : les pauvres aiment mieux acheter du pain pour vivre, que le plus beau discours où on prouveroit qu'ils ont droit à la vie ; & ils ont encore raison. Lecteurs, n'allez pas croire que je cherche à me consoler d'avance du mépris que vous pourrez faire de cette bagatelle : si je me sentoiss assez de talens pour pouvoir aspirer à la réputation d'Auteur , je serois peut-être plus jaloux que personne de vos applaudissemens. Mais ce

(v)

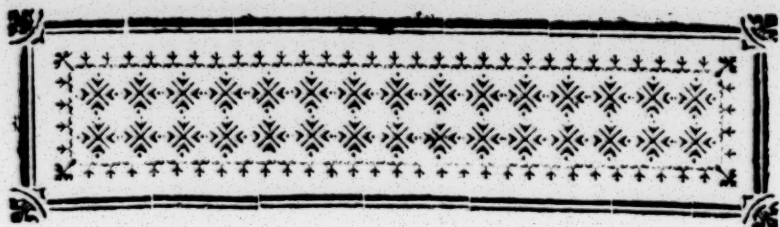
n'est pas de moi qu'il s'agit ici : je plaide une Cause où vous êtes tous Parties ; & de quelque côté que vous soyez, je vous demande grace pour le stile ; c'est la premiere, & peut-être la derniere fois, que je prends la plume. Mais je ne vous demande pas grace pour les raisons ; je vous exhorte, au contraire, à les peser attentivement, & à n'admettre que ce qui vous paroîtra démontré, après avoir réduit chaque preuve à sa plus juste valeur. Sur-tout , ne m'accusez pas d'avoir

(vj)

chargé les tableaux de vos ridicules ;
ma plus grande malice a été de
les présenter tels qu'ils sont.



LETTRE



L E T T R E

A

UN CÉLEBRE JOURNALISTE,

SUR

UN SUJET INTÉRESSANT.

MONSIEUR,

La plus saine politique, en cherchant à enrichir l'Etat autant qu'il est nécessaire, prend de justes mesures pour n'appauvrir les particuliers que le moins qu'il est possible. C'est en conséquence de ce principe, que notre Gouvernement établit toujours des impôts sur les choses de luxe, & respecte, selon les cir-

A

constances , les choses nécessaires à la vie , & dans des besoins moins pressants , celles même qui ne sont que de pure utilité. Par-là chacun ne donne , pour ainsi dire , que ce qu'il veut donner ; puisqu'il ne donne , que pour se procurer des choses dont il pourroit se passer sans en souffrir. Par-là , en un mot , les impôts sont , comme ils doivent être , une portion , que chacun donne librement de son superflu , pour jouir paisiblement du nécessaire (a).

Mais toutes les branches du luxe produisent-elles ainsi des fruits publics ? La plus considérable de toutes , n'est-elle point la plus stérile ? Oui , MONSIEUR , il

(a) Mon dessein n'est point de critiquer le nouveau Plan d'administration , proposé par M. Richard des Glannieres. Mais cette Lettre étoit écrite plus de six mois avant qu'il parut : ainsi , il faut supposer les choses dans l'état présent. Au reste , on verra qu'il seroit possible de concilier mon système avec le sien , & qu'il ne pourroit en résulter qu'un surcroît d'avantages , à ceux qu'il a fait envisager.

en est une qui n'échappe aux regards de personne , & que personne n'ose attaquer , par je ne fais combien de raisons. Je ferai plus hardi , & je prouverai devant toutes les portes cochées , qu'il faudroit brûler presque tous les carrosses , ou les mettre à contribution , à la décharge du public qu'ils incommode.

Ici , un *Jourdain* (*a*) moderne , qui lit d'un air de Ministre dans sa berline angloise , cette lettre qui l'endort , parce qu'il n'étoit pas fait pour la lire , s'éveille , & crie en sursaut : Ah .. ah .. ah .. voilà qui est plaisant ... *brûler tous les carrosses ! ..* que ce *carrosses* (*b*) est bourgeois ! ce ne peut être qu'un manant qui ait écrit cela ; c'est sans doute , quelqu'un de ces piétons crotés qui jurent contre nous

(*a*) C'est le nom du *Bourgeois Gentilhomme* de Molière.

(*b*) Ce terme n'est plus usité que parmi le peuple : dans le beau monde , on dit , *une voiture* , & non pas , *un carrosse*.

quand nous les éclabouffons; ... Ah... ah... ah, Monsieur l'Auteur, vous allez à pied; sûrement vous allez à pied.

A cela je lui repondrois, s'il m'en donnoit le temps : MONSIEUR, je suis, il est vrai, un de ceux qui ont l'honneur d'être éclabouffés par vous : je vais à pied, j'en conviens; mais tous ceux qui ont dit la vérité aux hommes, alloient à pied; Socrate alloit à pied; Horace (a) alloit à pied; de nos jours, l'ami de la vérité, Jean-Jacques Rousseau, va à pied; ensuite je lui expliquerois (b) ce que c'étoit que Socrate, ce que c'étoit

(a) Témoin, l'Epître à Florus, où il décrit les embarras de Rome, & la satire qui commence par ce vers : *Itam forte via sacra, sicut meus est mos.*

(b) C'est à quoi il ne faudroit pas manquer : combien de gens à équipage, qui ne connoissent aucun de tous ces noms-là? autant vaudroit leur parler arabe. Au reste, cela est dans l'ordre : un Mâçon fait manier la truelle; un Tailleur fait faire des habits; un Perruquier fait peigner des perruques; & nous autres piétons, nous savons lire.

qu'Horace, ce que c'est que Jean-Jacques Rousseau ; & puis, quand il sauroit bien tout cela, je le prierois de ne pas croire que je veuille me comparer à aucun de ces grands hommes, mais que je me suis servi de leur exemple, seulement, pour qu'il comprît qu'un homme qui marche avec ses jambes peut dire la vérité.

Après avoir ainsi résolu à *M. Jourdain* cette objection, qui est la seule qu'on puisse me faire, je reviens à vous, MONSIEUR, qui, je crois, ne me l'auriez pas faite. Je ne prétends point ici donner des leçons au Gouvernement ; j'en respecte les ordres, & j'en admire plus que personne, la sagacité & l'économie ; mais je prétends prouver en premier lieu, que si on établissoit un impôt considérable sur les carrosses, on ne feroit rien que de juste. Je prétends prouver en second lieu, que cet impôt pourroit être compté parmi ceux qui fournissent le plus au trésor royal ; qui contribuent le plus au

soulagement du peuple , & par conséquent , à la félicité publique.

PART. I.
1^{er}. incon-
venient.

Vous avez , fans doute , observé , MONSIEUR , jusqu'à quel ridicule excès se sont multipliées (a) , dans cette Capitale , les voitures de toute espece : parmi toutes les choses rares qu'elle renferme , la plus rare est , j'ose le dire , ce nombre innombrable de maisons ambulantes diversifiées à l'infini ; c'est le plus grand sujet

(a) Cette multiplication s'est faite avec une rapidité inconcevable. « Nos Reines alloient à cheval ou en » litiere , dit M. de Saint-Foix. Catherine de Médicis » est la premiere qui ait eu un carrosse : le Premier- » Président de Thou en fit faire un , parce qu'il avoit » la goutte : sa femme alloit dans Paris à cheval en » croupe , derrière un domestique. Ces carrosses ou » coches étoient faits comme le sont ceux des Mes- » sageries , avec de grandes portieres de cuir qu'on » abaissoit pour y entrer. On n'y mettoit que des » rideaux. Bassompierre , sous le regne de Louis XIII , » fut le premier qui fit faire un petit carrosse avec des » glaces : s'il y en avoit eu au carrosse d'Henri IV , » peut-être n'auroit il pas été tué. On prétend que » ce Prince n'eut , pendant assez long-temps , qu'un » carrosse pour lui & pour la Reine , & qu'il exi ste

ED. INQ. sur
Paris , t. 4.

d'étonnement de tous les étrangers, & le plus grand inconvénient que trouve une honnête médiocrité, dans le séjour de cette ville immense. Je ne doute pas que ce fracas épouvantable, dont on cesse à peine d'être étourdi quand on la perd de vue, ne soit une des principales raisons qui vous ont déterminé à vous éloigner du centre de vos affaires, pour y vaquer en paix dans votre retraite

» une Lettre de lui, où il écrivoit à M. de Sully, qui
 » avoit pris médecine : *Je comptois aller vous voir ;*
 » *mais je ne pourrai, parce que ma femme se sert de*
 » *ma coche.* Pendant la minorité de Louis XIV,
 » presque tous les Seigneurs, qui n'avoient point
 » d'incommodités, alloient encore à cheval, & se
 » présentoient chez les Dames & aux assemblées,
 » & se mettoient à table avec leurs botines & leurs
 » éperons. Le nombre des carosses qui ne montoit,
 » dans Paris en 1658, qu'à trois cens dix, ou vingt,
 » monte aujourd'hui à plus de quatorze mille ».

M. de Saint-Foix écrivoit en 1759, que ceux qui font à même de savoir à-peu-près, combien il s'en fait tous les ans, nous disent, déduction faite de ceux qui peuvent être usés, combien il doit y en avoir en 1774.

(a) champêtre. Vous avez senti l'impossibilité de réfléchir longuement , de juger sainement , & d'écrire correctement , quand l'esprit est sans cesse distrait par un vacarme qui croît & se renouvelle à chaque minute. Je crains bien, MONSIEUR , que ma lettre ne soit une preuve de ce que j'avance , & que vous ne vous apperceviez que trop par mon stile , que j'habite une des rues les plus fréquentées. Quoiqu'il en soit , il n'est pas moins vrai que le bruit des carrosses nuit considérablement aux gens de lettres , par conséquent , aux progrès des Sciences & des Arts (b) ; aux gens d'affaires , par conséquent , à leur bonne administration ; au peuple même dans ses travaux , par

(a) M. F**. habite une jolie maison de campagne , Plaine de Mont-Rouge , au-dessus du nouveau Boulevard.

(b) Il y a des Amphithéâtres publics à Paris , où on n'entend les Professeurs que par petits intervalles : Ils commencent une explication intéressante . . . Un car-

conséquent, aux ressources & aux commodités publiques.

C'est le premier inconvénient que j'y trouve, & la première raison de les mettre à la taxe.

Compterai-je ici pour quelque chose, ^{2^{me}. inconvénient.} une raison d'humanité, qui paroîtra ridicule à bien des gens qui ne sont plus hommes, à force de vouloir être plus que des hommes? Faut-il réveiller la pitié dans l'ame de ceux qui se sont avilis jusqu'à l'en bannir comme une foiblesse, & dont elle feroit le supplice s'ils étoient capables de la sentir, tant ils font de mal à leurs semblables? Eh bien, Messieurs, qui roulez carrosse, je vous en passerai le plus que je pourrai: Je ne me plaindrai pas que vous troublez mon sommeil & celui de cinquante mille hon-

rosse... & puis deux... & puis trois... viennent leur couper la parole à chaque instant, & faire perdre ainsi à leurs Eleves, tout le fruit qu'ils pourroient retirer de leurs leçons.

nêtes gens ; par le tintamarre que vous faites dans la rue , à toute heure de la nuit ; Je consens volontiers à les passer presque toutes sans fermer l'œil , de crainte que l'humidité du pavé , l'intempérie des saisons , l'air mal sain des ténèbres , n'altérassent vos fantés délicates , ne vous causassent quelques rhumes , quelques vapeurs (a) , ou autres indispositions qui ne sont que pour vous , si vous reveniez à pied de vos caravanes , à trois & quatre heures du matin. Mais ce mercenaire qui a sué toute une

(a) Toutes ces maladies sont d'étiquette parmi les gens de qualité. Il est mesléant dans un certain monde , d'être ferme sur ses jambes , d'avoir de fortes épaules , & une bonne poitrine. Les femmes , qui se plâtent si indignement le visage , du rouge le plus foncé , seroient bien fâchées qu'on crut qu'elles ont de l'embonpoint , encore moins des couleurs naturelles ; cela n'est bon que pour des villageoises : & un homme qui s'aviserait d'avoir un estomac à l'épreuve d'une nourriture tant soit peu commune , & de pouvoir *exister* une heure au seréin sans être enrhumé à *périr* , seroit un homme à envoyer aux halles.

journée pour un morceau de pain ,
à vous construire des Hôtels superbes ;
cet ouvrier , cet artiste , qui passent la
moitié du temps à vous faire ces équi-
pages lestes , ces habits galans , ces bi-
joux précieux , dont vous tirez votre prin-
cipal mérite ; l'autre moitié , à solliciter
leur paiement dans vos anti-chambres ...
n'aurez-vous aucun égard pour tous
ces gens-là ? Ce sont des *manans* , direz-
vous ; mais enfin , c'est par l'industrie de
ces *manans* , que vous parvenez (a) quel-
quefois à n'être pas pris pour des *manans*
vous-mêmes . Ne craignez-vous pas qu'en
éveillant ces *manans* avec *leurs* chevaux
& *leurs* carrosses , vous ne leur donniez
de l'humeur ? & que songeant à la ban-

(a) Ils n'y parviennent pas toujours. Ces habits
rouges , verts , ou bleus , paremens jaunes , & boutons
blancs , dont la plus basse bourgeoisie habille au-
jourd'hui ses domestiques , n'en imposent pas à beau-
coup de monde. On s'écrie seulement , en voyant
leurs carrosses chargés de cette valetaille : *Ah ! qu'il*
fait bon être riche !

queroute qu'ils seront forcés de faire, parce que vous ne les payez pas; songeant à la privation où ils sont, de tout le nécessaire, parce que vous ne voulez pas vous passer d'un peu de superflu; ils ne vous excèdent le lendemain, plus que jamais, par leurs plaintes importunes, ou ne prennent enfin le parti extrême de vous poursuivre vigoureusement en justice? Mais, que dis-je? il y a longtemps que vous vous êtes mis au-dessus de ces petites frayeurs roturieres; vous vous en rapportez à l'inflexible avarice de vos Intendants, qui vous ruinent, pour la peine d'entendre les cris de ces malheureux, sans en être émus: & vous comptez sur la faveur des Magistrats, qui ne vous semblent faits, que pour vous mettre au dessus des loix, & châtier les téméraires, qui osent implorer leur secours contre vos injustes vexations (a).

(a) Nous en avons des exemples trop récents & trop connus, pour qu'il soit besoin d'en citer.

Il feroit donc inutile de vous représenter que ces *manans*, qui ont travaillé tout le jour & une partie de la nuit, à satisfaire vos plus bisarres caprices, auroient besoin de quelques heures de repos ; cette raison ne vous touche point : Vous êtes sûrs de n'en être pas moins bien servis le lendemain ; ou en tout cas, vous avez des moyens infailibles de vous venger d'un refus, que vous traitez *d'impertinence* (a), & de forcer les gens à mou-

(a) Un Intendant bien gras, bien dodu, & surtout, bien sourd aux créanciers, mais forcé d'entendre pour cette fois, vient dire à son Altesse : *Monseigneur*, votre Maître d'Hôtel se plaint que le Boucher ne veut plus fournir de viande, parce qu'il y a dix ans qu'il n'a reçu un sol. Votre Cocher dit que vous n'avez plus une seule voiture en état de servir, & que le Charron ne veut plus avoir l'honneur de votre pratique, si vous ne lui donnez un à-compte de vingt mille francs, dont il a besoin pour son commerce. Le Marchand de vin, le Tailleur, le Menuisier, le Cellier, &c. &c. &c. &c., murmurent également contre votre Altesse. — *Quoi ? ces impertinens ! — Dites-leur, qu'on les payera, & qu'ils me laissent en repos.*

rir de faim , pour vous donner le droit de les mépriser. Mais voilà , qui que vous soïez , ce qui doit vous attendrir jusqu'aux larmes , si vous avez des entrailles ; si vous n'avez pas encore réussi à détruire tout-à-fait en vous , cet instinct aveugle , qui porte invinciblement les animaux les plus féroces , à frémir d'horreur , à la vue de leur semblable expirant. Gravissez , si vous le pouvez , à ce sixieme étage , considérez de sang froid , dans un grenier ouvert de toutes parts , ce malheureux , étendu sur un méchant grabat , privé , par son extrême misère , des secours d'une profession (a)

(a) Voici la premiere question que fait un Médecin qu'on va chercher pour voir un malade : *Qu'est-ce que cet homme-là ?* Monsieur , répond le Commissonnaire , c'est un riche Fermier-Général qui jouit de plus de *Ah... ah... c'est bon ; dites que j'y cours.* Mais s'il a la maladresse de répondre : Monsieur , c'est un pauvre pere de famille , dont les enfans *Bast* , dira le Docteur , *c'est un abus :*

qui ne semble faite que pour les riches, & par vous, du seul bienfait qu'il tient de la nature, le repos, qui suffiroit peut-être à sa guérison. De quatre Citoyens qu'on porte en terre avec si peu de cérémonie, qui fait, si deux ne sont pas morts, faute de pouvoir se procurer cette tranquillité si chère à ceux qui souffrent? N'ébranlez - vous pas jusqu'aux fondemens des maisons? Ne faudroit-il pas des voix de tonnerre, pour couvrir le bruit que vous faites? Entend-on même

En vérité, si nous voulions croire tous ces gens-là, nous ne ferions autre chose.... Je n'ai pas le temps... mes malades m'attendent.... Si j'ai un moment dans la journée, je pourrai y aller faire un tour.... Mais, Monsieur, on fera ce qu'on pourra pour vous satisfaire.... Je vous dis que je n'ai pas le temps, je suis pressé; j'ai plus de deux lieues à faire ce matin. Et tout en disant ces mots, il prend sa perruque, & vous ferme la porte au nez. Ceux qui sont tout-à-fait sur le bon ton, ne vont que pour les Grands, & moyennant qu'on leur envoie une bonne voiture. pour épargner la leur,

gronder la foudre (a)? Ne faut-il pas que ceux qui servent les malades, crient jusqu'à les étourdir, pour les consoler? Ne faut-il pas qu'ils s'épuisent, eux-mêmes, pour faire entendre leurs besoins? Tout le monde n'a pas le noble privilège de changer la rue en un cloaque (b) affreux, & de faire marcher cent mille hommes, en douze heures, dans un fumier noir & puant, où on enfonce jusqu'à mi-jambe, pour préserver une seule tête, de vos cahos bruyants : ceux même, qui l'ont, ce beau privilège, n'en sont pas beaucoup plus avancés ; ils n'empailleront pas ainsi toute la ville. Or le bour-

(a) Je gage qu'on persuaderoit à plus d'un habitant de la rue Saint Honoré, qu'il ne tonne pas à Paris.

(b) Les Princes, les grands Seigneurs, & autres personnes notables, font jeter, pendant leurs maladies, du fumier devant leurs Hôtels & aux environs, pour que le bruit des carrosses les incommode moins. Les femmes, & certains hommes, en pleine santé, se bouchent les oreilles avec du coton.

donnement

donnement confus que vous faites au loin, ne leur est guère moins insupportable que le bruit plus perçant que vous feriez sous leurs fenêtres. Ainsi les carrosses privent du repos tous les Citoyens, & coutent la vie à plusieurs, sans compter ceux qu'ils écrasent (a).

C'est le second inconvénient que j'y trouve, & la seconde raison de les mettre à la taxe.

Que dirai-je de ces vils troupeaux de ^{3^{me}. inconvénient.} fénéans bigarrés de toutes couleurs, qui s'enorgueillissent des marques de leur servitude, & commettent impunément tous les crimes, sous une livrée qui en impose? Gens débauchés par désœuvrement, frippons par principes, & (b) ar-

(a) La seule catastrophe arrivée en 1770, au feu d'artifice de la Place Louis XV, devoit les rendre odieux à toute la Nation.

(b) Malheur à tout homme modestement vêtu, quel qu'il soit, qui va pour parler à un grand Seigneur. Si l'air rébarbatif du Suisse ne l'a pas effrayé, & qu'il parvienne jusqu'au vestibule, il entendra de

rogants à proportion du crédit de leurs maîtres. Que font-ils à Paris, que con-

tous côtés ... Où allez-vous ? ... Monseigneur n'est pas visible ; ... Qui êtes-vous ? .. Qui demandez-vous ? S'il insiste le chapeau bas ... Messieurs, j'ai l'honneur...
Allons , allons , point de raisons ; retirez-vous.

Mais c'est sur-tout à table que ces vauriens font mille avanies à un honnête homme , qui n'a pas là de domestique pour le servir , & qui a trop bon appétit , ou boit trop souvent à leur gré.

Un Cordelier se trouvoit un jour à une de ces tables où on ne boit qu'à la discrétion des laquais. (C'est une méthode que , soit dit en passant , *..... Le bon Pere avoit déjà mangé de plusieurs plats , sans boire un seul coup. Quel supplice ! Le feu alloit prendre à son palais , s'il ne l'humectoit promptement : Il faisoit des contorsions effroyables ; il prioit , il conjuroit à droite & à gauche , tous ces Messieurs , de lui donner à boire. Ces Messieurs faisoient une pirouette sur le talon , couroient au buffet chercher à boire pour un autre , & laissoient le pauvre Moine mourir de soif. A la fin , sa patience fut à bout ; il prit son cordon , & le tendant à celui de ces Messieurs qui étoit le plus proche , il lui cria , aussi fort que le lui permit la sécheresse de son gosier : ... *Eh ! de grace , Monsieur , menez-moi boire.* Cette oraison pathétique & fervente , qui fit beaucoup rire la compagnie , valut sans doute aux laquais une correction moins douce , & au Révérend Pere une ample rasade qui lui fit grand bien.

sommer en pure perte pour l'Etat, des provisions que toutes les Provinces ont peine à lui fournir? Qu'y font-ils, que déshonorer les familles, faire rougir la vertu, afficher le libertinage, insulter au mérite, & fouler aux pieds l'indigence? C'est un mal nécessaire, dirait-on, ... Ah, que l'homme poli a de besoins, dont l'homme naturel ne se douteroit pas! Plaisante nécessité! quoi! c'est un mal nécessaire, que deux, trois, & jusqu'à quatre bandits de 5 pieds, 10 pouces, faits au tour, (a) vigoureux & alertes, soient plantés en équilibre & fendent l'air sans remuer, derrière un avorton titré qui n'a pas de jambes, ou une poupée barbouillée

(a) Gens de qualité, ne pourra-t-on jamais vous faire entendre, que ce contraste frappant tourne tout à votre désavantage; & que, vous voyant si fort au-dessous de vos gens, par la vigueur & la taille, le Sage s'étonne de ne pas trouver en vous, les vertus qui devroient vous mettre si fort au-dessus d'eux?

de rouge qui n'a plus de dents ? C'est un mal nécessaire , que toutes les portes regorgent de rustres en chapeau bordé, qui n'ont , depuis le matin jusqu'au soir, d'autre occupation que de lorgner les filles , contrôler les passants , tenir des propos obscènes , lire de mauvais livres , & charbonner les murs ? Tant d'hommes si bien constitués ne seroient-ils pas plus propres à peupler les campagnes (a) désertes ? Tant de bras si nerveux ne se-

Est. Hist. sur
Paris, t. 4.

(a) « Est-il concevable , que le Gouvernement ne
» s'éveille pas enfin , sur le nombre prodigieux des
» laquais ? Depuis 1720 , il a augmenté insensiblement de près des deux tiers , dans la Capitale , &
» dans les Provinces : 1°. parce qu'il n'y a pas , aujourd'hui , de moyenne Bourgeoisie , qui ne veuille
» avoir une espèce de laquais ; sa mere n'avoit qu'une
» servante : 2°. parce qu'il n'y avoit , dans les plus
» grandes maisons , que deux laquais pour Madame ,
» & un valet-de-chambre pour Monsieur ; au lieu
» qu'il faut , aujourd'hui , deux valets-de-chambre ,
» & trois laquais pour Madame , & autant de valets-
» de-chambre & de laquais pour Monsieur : 3°. parce
» que l'on se contentoit d'une cuisiniere , & d'une

roient-ils pas mieux employés à cultiver les terres, toujours plus fertiles en raison du nombre des cultivateurs ? Que de nouveaux sujets au Roi pour les armées (a) & pour les Colonies ! Que d'abondantes récoltes dans nos héritages ! Quelle diminution sur le prix des denrées ! Quel soulagement pour le peuple laborieux, dont les salaires sont restés au même taux, quoique le prix des choses nécessaires à sa subsistance, soit

» femme pour l'office. Aujourd'hui, c'est un cuisinier avec ses aides de cuisine, & un officier avec ses garçons d'office. Joignez à cette augmentation, celle des carrosses, &, par conséquent, des cochers ; & vous verrez que, par une dépopulation successive des campagnes, d'année en année, il n'est pas possible, que la troisième génération y fournisse la septième partie des hommes nécessaires à la marine & à l'agriculture ».

(a) « La guerre commence : on cherche des soldats ; & je vois dans Paris, trois laquais derrière un carrosse. Zaleucus fit une Loi, qui défendoit de se faire suivre par plus d'un domestique, à moins qu'on ne fut ivre ».

Idem.

augmenté des deux tiers ! Eh vraiment sans doute, c'est un mal nécessairement attaché, non pas à la nature humaine, mais à la manie des équipages ; que les campagnes soient dépeuplées, les terres incultes, les vivres plus chers, les mœurs plus corrompues.

C'est le troisième inconvénient que j'y trouve, & la troisième raison de les mettre à la taxe.

4^{me}.incon-
vénient.

Demandez, MONSIEUR, à ces hommes qui disparoissent devant vous comme un éclair, & dont les équipages dorés, qu'on suit à peine de l'œil, font voler les pavés en éclats avec des étincelles de feu ? demandez-leur pourquoi les rues & les grands chemins font une des charges les plus onéreuses de l'Etat ? pourquoi le pavé de Paris coute plus à entretenir, que bien des Capitales, presque aussi vastes, ne dépensent en édifices & autres travaux publics ? Ils vous répondront, qu'il faut attribuer cela à

la cohue de ce peuple innombrable , qui circule fans cesse dans les rues de Paris , plus que dans aucune ville du monde , & à la multitude de ces lourds charriots qui roulent péniblement sous des masses énormes. Ce sont bien plutôt , MONSIEUR , vos fouliers & les miens qui endommagent le pavé , déplacent les bornes , ébranlent les maisons , dégradent les chemins , que leurs *Vis-à-vis* , leurs *Désobligeantes* , leurs *Berlines* , leurs *Diabes* , & que fais-je combien d'autres noms , dont je ne m'informe pas. Ainsi , MONSIEUR , gardons-nous bien de faire mettre un impôt sur leurs carrosses ; ils en feroient mettre un sur nos fouliers , qu'ils nous ont déjà rendus si chers , par la consommation étonnante qu'ils font de cuirs de toute espece , tant pour les harnois de leurs chevaux , que pour les caisses de leurs voitures , & les rideaux de leurs remises. Cependant n'outrons point les choses , tandis que nous sommes

B iv

sons à peine à dire une partie des ridicules qu'ils ont : ne feroit-il pas bien noir d'aller les calomnier encore , en leur en prêtant d'avance qu'ils n'ont peut-être pas ? Non , non , si vous m'en croyez , nous les prendrons ici pour juges entr'eux & nous , & sûrement ils auront assez de lumieres & de bonne foi , pour ne pas porter un jugement qui répugne au sens commun. Quant à ces lourds charriots , qu'ils citent avec raison , pour des instrumens de dommage , convenons avec eux qu'ils en font une partie ; mais disons-leur que ce que ces charriots traînent avec tant de peine , ce sont leurs alimens , qui leur donnent si peu d'inquiétude ; ce sont des pavés , pour remplacer ceux qu'ils ont brisés ; des matériaux , pour reconstruire les maisons qu'ils n'ont pas épargnées ; disons-leur que ces charriots payent bien à la barrière , le droit de nous incommoder pour nous nourrir , & que s'il n'y avoit

pas de pavés, il faudroit en faire, pour qu'ils fussent usés à ce prix. Au lieu que leurs carrosses endommagent tout, sans dédommager par rien; qu'ils occasionnent de nouveaux ravages pour réparer ceux qu'ils ont faits; qu'ils usent les pavés, gâtent les chemins, hâtent la ruine des maisons, sans prendre d'acquit à aucun bureau.

C'est le quatrième inconvénient que j'y trouve, & la quatrième raison de les mettre à la taxe.

Ne paroîtrai-je point minucieux, si ^{5^{me}. inconvénient.} je relève ici un autre abus, qui, pour être moins remarqué de la multitude, n'en est pas moins grand aux yeux du Philosophe, ni moins nuisible à la société? Mais que craindrois-je? Et pourquoi cette crainte me viendrait-elle si tard? A-t-on jamais rien prouvé au gré de celui qui a le plus grand intérêt de n'être pas convaincu? Et toutes les raisons que j'ai dites, sont-elles autre chose que des *mi-*

nucies , pour des hommes à qui , dans la nature , rien ne paroît important qu'eux-mêmes ? ... Or c'est justement cette importance , que je regarde comme le plus grand des abus. C'est cette importance , qu'ils se croient si bien acquise , parce que les fots , éblouis de leur éclat , la leur accordent sans examen ; & que les sages , plus clair-voyants , se contentent , pour l'ordinaire , d'en penser ce qu'ils veulent (*a*). C'est cette importance , qui les fait regarder si mal à propos comme les arbitres du goût , & répand dans le public imitateur , une partie de leurs vices (*b*) , sous le nom

La Bruyère ,
pag. 141.

(*a*) « Tu te trompes , Philemon , si , avec ce carrosse
» brillant , ce grand nombre de coquins qui te suivent ,
» & ces six bêtes qui te traînent , tu penses qu'on t'en
» estime davantage. On écarte tout cet attirail qui
» t'est étranger , pour pénétrer jusqu'à toi , qui n'es
» qu'un fat » .

(*b*) Les grands Seigneurs se mettent comme les Princes ; les simples Gentilshommes , comme les grands Seigneurs ; les Bourgeois , comme les Gentilshommes ; & le peuple , comme les Bourgeois. Ainsi ,

de qualités essentielles dans la bonne société. C'est cette importance, qui en fait tant de Mécènes qui ne savent pas lire, tant de patrons qui n'ont jamais protégé, tant d'illustres qui ne se sont jamais illustrés. C'est cette importance, qui leur donne tant de crédit chez les marchands (a) qu'ils ruinent, tant d'avantage dans les tribunaux qu'ils corrompent, tant de préséance dans les cé-

tout est confondu : on ne connoît plus personne. Un garçon Perruquier ne sortiroit pas le Dimanche, sans une épée au côté ; & vous ne distingueriez pas facilement, dans une promenade, un Président, d'avec un Savetier, qui fait paroître de belles manchettes, & n'a point de chemise. Il en est de même de presque tous les autres goûts des gens de la première volée, qui se transmettent par degrés, à ceux de la plus basse extraction, & n'en font le plus souvent, que des misérables, sous de belles apparences.

(a) Une vieille Marquise obérée voulut, sur la fin de ses jours, user d'économie pour faire honneur à ses affaires : en conséquence, elle renvoya son cocher, vendit ses chevaux & son équipage. Dès le lendemain, une foule de créanciers avides vint

rémonies qu'ils déparent , tant d'honneurs dans les Eglises , où ils ne vont que pour scandaliser , tant de mépris pour la vertu , qui ne fait que des gueux. C'est cette importance que je regarde comme le plus grand des abus.

Verriez-vous sans indignation, MONSIEUR, un vénérable pere de famille à tête rase, qui élève, avec une sollicitude vraiment patriotique , trois ou

fondre sur elle de toutes parts : chacun vouloit être payé le premier ; tous avoient un extrême besoin de leur argent. La pauvre femme ne savoit à qui répondre : ils lui faisoient perdre la tête. Devinez comment elle fit, pour les mettre d'accord?... Elle n'en paya aucun ; elle reprit son train : Aussi-tôt , toutes leurs fortunes furent à son service : ils promirent d'attendre leur paiement aussi long-temps qu'elle voudroit. Elle est morte depuis trois ans , & ils l'attendent encore... Y a-t-il équipage dans une Maison ? *C'est une Maison riche ; il n'y a rien à risquer...* Met-on bas l'équipage ? *Courons nous faire payer ; c'est une Maison qui se dérange* Pauvres gens ! dites plutôt, que c'est une Maison qui se remonte , puisqu'on commence à s'y faire un scrupule de briller à vos dépens.

quatre citoyens à l'Etat, se traînant à peine d'un bout de ville à l'autre pour une affaire pressante ; sans cesse écla-
bouffé, poursuivi, presque écrasé, par les équipages de quarante célibataires à blondes chevelures, qui vont, brûlant le pavé, diner à quatre pas, ou parcourent en une heure les trois spectacles, (a) pour que personne n'ignore qu'ils se sont donnés un habit nouveau, ou qu'ils ont des dentelles très-fines ? Ne vous écriez - vous pas, les larmes aux yeux, *O tems ! O mœurs !* quand vous voyez un vieux Militaire, presque nud,

(a) Le bon ton est d'aller se montrer successivement à l'Opéra, aux François & aux Italiens : rien n'est si maussade que de voir finir une pièce. Un pauvre Provincial, à qui on a dit tant de merveilles de l'Opéra ; qui regarde de tous ses grands yeux, les ballets de *Castor*, ou pleure, comme un benêt, à une Tragédie de Corneille ou de Racine, est tout étonné de voir une douzaine d'*olibrius* aux premières loges, qui tournent le dos au théâtre, fredonnent de petits airs, regardent leurs montres, font de grands

qui n'a plus dans les veines que les restes glacés de ce sang qu'il versa pour la Patrie, & dont les genoux tremblans refusent de soutenir un corps tout couvert de blessures honorables, & des marques distinctives de la bravoure; insulté, rudoyé, menacé, par le cocher brutal d'un Prélat *
 par celui d'un vil Publicain *encadré* d'or & chargé de pierreries, qui promene en fureté dans la Capitale, une opulence qui fait verser des larmes à dix Provinces? . . . par celui d'un Procureur, qui

éclats de rire, saluent à tous les coins, disent des fadeurs à toutes les Belles; pendant que Camille écume de rage contre son frere; qu'Oreste est agité par les furies, ou que Didon se lamente amoureusement sur le départ du pieux Enée. Un nouveau débarqué devineroit-il jamais, si on ne le lui disoit, ce que ce peut être que ces marionnettes, qu'il voit sortir brusquement au milieu d'une scène, sans savoir ce qu'on joue, pour aller se dire confidemment à la porte, que la pièce est *délicieuse*?

pille à toutes mains pour rendre les remords inutiles , fait mourir de faim ses Clercs pour bien nourrir ses chevaux , & griffone , tous les jours , dix rolles de trop dans chaque affaire , reçoit dix affronts à l'audience , & autant dans son cabinet , pour donner à Madame un laquais , des amoureux , & un *Boudoir* ? par celui d'un Imprimeur , qui a assez longtemps trafiqué des sciences dont il ne connoît que les noms , pour être à même de se retirer avec cinquante mille livres de rente ; mais qui pour ne pas perdre , à ce qu'il dit , l'habitude du travail , se rend commodément dans une belle voiture , à sa maison de campagne , toute tapissée d'inscriptions grecques & latines , pour y revoir en bon air les épreuves d'un ouvrage qui est sous presse , & revenir le soir payer mesquinement ses ouvriers ? ... Suivez - les hors de Paris , MONSIEUR , tous ces petits personnages avec tous les autres , qu'il seroit trop

long de ridiculiser en détail : voyez-les couvrir tous les chemins, & s'emparer du pavé, comme s'il n'étoit fait que pour eux ; foyez sûr que les plus lourdes charrettes de bled & de vin feront forcées de se détourner, quelques humbles représentations que fassent leurs conducteurs (a) : il faudra qu'elles prennent le chemin de terre, au risque de n'en pouvoir sortir, pour céder le pavé à ces attelages fringans , qui pourroient passer par-tout sans retard & sans danger ; & une fille de joie, qui va en fiacre danser à Saint-Cloud, ou racrocher à Vincennes, fera donner au diable dix pauvres charretiers qui amènent des provi-

(a) On rapporte un trait de M. le Prince de Conti , qui fait autant d'honneur à sa générosité, & à son amour pour le peuple, qu'un autre, dont j'ai été témoin, décele de petitesse dans un grand Magistrat. Je les tairai tous deux, par discrétion ; le premier, parce que je ne l'ai pas vu ; le second, parce qu'il faudroit nommer.

sions pour plus de deux cens honnêtes Citoyens.

Voilà ce que la foule des *Jourdain*s traitera de minucies, mais que je regarde moi, comme un des principaux inconvéniens qui sont attachés au grand nombre des carrosses, & que je donne pour la cinquieme raison de les mettre à la taxe.

Il en est bien d'autres, MONSIEUR, sur-tout si on vouloit compter les *minucies* ; mais je crois qu'en voilà déjà trop. Cette lettre s'allonge horriblement sans que je m'en apperçoive. Je me hâte de passer aux avantages qui résulteroient d'un impôt si justement établi.

AVANT de commencer, MONSIEUR, PART. II.
cette seconde partie de ma lettre, & pour vous dédommager, autant qu'il est possible, par sa briéveté, de l'ennui qu'a dû vous causer la premiere par son extrême longueur, il est bon de vous dire à quelle somme je voudrois qu'on fixât

l'impôt dont il s'agit. Après cette unique précaution, tous mes calculs dériveront naturellement de trois hypothèses, aussi faciles à saisir, que courtes à développer. Eh bien, MONSIEUR, puisqu'il faut vous le dire, je voudrais qu'il en coûtât autant pour le droit d'avoir un carrosse, qu'il en coûte communément pour l'entretenir : c'est-à-dire, que je voudrais que l'impôt fut fixé à deux mille écus sur chaque maison où il y auroit carrosse, quand même il y en auroit plusieurs, pourvu qu'il n'y eut qu'un attelage, composé de trois (a) chevaux

(a) Quand il y auroit plusieurs carrosses, pourvu qu'il n'y eut qu'un attelage, il ne pourroit y en avoir jamais plus d'un sur le pavé; au lieu que, s'il y avoit plusieurs attelages, avec un seul carrosse, on pourroit s'entendre avec ceux qui auroient plusieurs carrosses, & un seul attelage. En un mot, puisque ce sont les chevaux qui font rouler les carrosses, ce n'est pas le nombre des carrosses, mais celui des chevaux, qu'on doit considérer : de telle sorte qu'un homme qui auroit un carrosse, & point de chevaux, ne devrait

au plus; & que l'impôt doublât autant de fois que l'attelage seroit doublé, sans avoir égard au nombre des carrosses; de maniere qu'une écurie de douze chevaux payeroit au Roi vingt-quatre mille livres par an, n'y eut-il qu'un carrosse sous les remises. Je voudrois qu'on taxât à 1500 livres tous les Cabriolets, pour lesquels on ne pourroit entretenir qu'un cheval; & à mille écus les demi-Fortunes, à qui il seroit permis d'en avoir jusqu'à deux.

Je n'ai pas besoin, MONSIEUR, de

pas plus être mis à l'amende, que dans un pays où la chasse est défendue, un homme qui se promeneroit dans la campagne, avec un fusil dont le canon ne seroit pas percé.

Il est à remarquer que les fiacres, & les carrosses de remise, qui sont destinés au service du public, & qui n'ont presque aucuns des inconvéniens attachés aux autres équipages, supportent un impôt assez considérable. Les fiacres paient chacun 21 f. par jour, & les carrosses de remise, 2 f. 6 d., parce que ces derniers roulent beaucoup plus rarement. On pourroit laisser subsister cet impôt qui n'est pas exorbitant; personne ne s'en plaindroit.

vous détailler ici les raisons qui rendent cette répartition juste & commode. Je ne m'amuserai pas non plus à indiquer les moyens faciles de percevoir cet impôt dans tout le royaume ; ni les modifications dont il seroit susceptible, selon la grandeur des villes & la richesse des Provinces. Ce n'est pas le projet d'un Edit que j'ai à faire : je pourrois en fournir un qui ne laissât rien à desirer, si depuis long-temps en France on n'étoit pas dans le cas de se passer d'un pareil modèle. J'entrerois aussi volontiers dans le détail des articles, si ce n'étoit pas un jeu pour le moindre Commis. J'en ai dit assez pour que le reste se devine aisément, sans que je le dise. Si mon système est adopté, on ne manquera ni de bonnes raisons pour le faire valoir, ni de bonnes têtes pour le rédiger, ni de bons expédiens pour le faire réussir. Mais qu'en arriveroit-il, s'il avoit lieu ? Voilà ce que j'ai promis d'examiner avec vous.

De trois choses l'une, ou le nombre des carrosses resteroit tel qu'il est, ou il augmenteroit, ou il diminueroit.

Dans le premier cas, nous aurions tous les mêmes inconvéniens que nous avons, <sup>1^{ere}. sup-
position.</sup> avec cette différence, que nous aurions tous les dédommagemens qu'on peut raisonnablement desirer pour un usage pernicieux, mais qu'on ne peut interdire absolument, sans tyrannie. Que dis-je?.. si on pesoit les uns & les autres au poids de la raison & de l'humanité, on pourroit peut-être s'écrier, Heureuse folie ! qui produit tant de bons effets : car pour mettre les choses au plus bas, supposons dans le royaume, toutes exceptions, déductions & compensations faites, dix mille (a) maisons, payant chacune deux mille écus : il résulte, du calcul le plus

(a) Je ne crois pas qu'on puisse se récrier sur cette supposition : Paris en fourniroit lui seul, plus de sept à huit mille.

simple , que le produit total feroit de soixante millions par an : or je laisse à penser quelle augmentation cette somme feroit dans les finances ; de quel usage elle feroit dans les besoins extraordinaires de l'Etat ; combien de choses nécessaires ou utiles on pourroit décharger en tout ou en partie des impôts exorbitans , que dans la détresse actuelle on est forcé de leur faire supporter ; que de têtes on pourroit mettre en repos ; que de malades on pourroit soulager ; que de chemins on pourroit faire réparer ; que de maisons on pourroit faire rebâtir ; que de terres on pourroit faire cultiver ; en un mot , que d'inconvéniens on pourroit faire cesser. Vous voyez d'un coup d'œil , MONSIEUR , sans que j'y insiste plus long-temps , tous les avantages qui résulteroient de cette première supposition.

2^{me}. sup-
position.

Mais ce n'est peut-être pas celle qu'il faut adopter par préférence , quoiqu'elle

tienne un juste milieu dans une alternative nécessaire. Assigner des bornes au luxe, n'est-ce pas en assigner à la mer, qui se joue à la longue des digues qu'on lui oppose (a)? Qui fait si cette espece d'amende ne seroit pas le vrai moyen de faire augmenter le nombre des carrosses? & s'il n'y en auroit pas d'autant plus, qu'il en couteroit davantage pour en avoir? Il est vrai qu'on ne se soustrairait pas aux poursuites du Roi, comme on se soustrait à celles des marchands; il faudroit payer *recta*, à chaque quartier, le droit d'être incommode à toute une ville; mais combien de gens chez qui cette habitude est si invétérée qu'ils ne

(a) Cette comparaison me paroît juste en plus d'un sens. La mer se forme par le concours de toutes les rivières; le luxe, par celui de toutes les fortunes. La mer est fameuse par bien des naufrages; le luxe, par la ruine de bien des familles. La mer engloutit des richesses immenses, qu'elle ne rend jamais; le luxe en absorbe encore davantage, qui sont perdues pour nos vrais besoins.

voudroient pas y renoncer à si vil prix ? C'est alors qu'une maison à équipage seroit une maison censée riche : on seroit aussi considéré pour un carrosse qu'on l'est aujourd'hui pour deux ; & à train égal, on auroit une fois plus de crédit chez les Marchands, une fois plus de repos des Créanciers. Or combien de gens qui, quand ils auroient quatre équipages, & dont on exigeroit par conséquent un impôt quadruple, ne payeroient pas au Roi les intérêts de tout ce qu'ils font perdre au public ? Combien qui ne s'en avisent pas aujourd'hui, s'en aviseroient alors, & se consoleroient de perdre si peu d'un côté pour gagner tant de l'autre ? .. Eh bien, voulez-vous admettre cette supposition, quoiqu'elle ne me paroisse pas la plus probable ? Voici ce qui en arriveroit ; les dédommagemens croîtroient en plus grande raison que les dommages : pour vingt particuliers de plus qui seroient ruinés par leur bêtise, deux mille Ci-

toyens ne mourroient pas de faim malgré leur travail. *Plus il y auroit de carrosses,* plus les chemins feroient beaux; moins les vivres feroient chers; plus les voleurs feroient rares; moins la Garde des Rois feroit nombreuse; plus ils feroient aimés des peuples; moins la guerre feroit à craindre; plus les traités de paix feroient avantageux; moins les Fermiers feroient riches; plus le peuple feroit d'enfans. Un carrosse de plus feroit le bonheur de dix familles.

Bon, me dira quelqu'un, voilà de beaux châteaux en Espagne; quelle sup-^{3^{me}. sup-}position^{position.} allez-vous me faire? Croyez-vous de bonne foi, homme à systèmes, que ce jeune Baron qui a *malheureusement* perdu toute sa fortune dans les coulisses (a) ou au foyer de l'Opéra, &

(a) C'est dans les coulisses, ou au foyer, ou dans leurs loges, que les *divinités* de ce théâtre reçoivent, avec toute *l'humanité* possible, les hommages de

à qui son équipage ne coute rien , parce qu'il ne paye personne ; ni sa table , parce qu'il trouve tous les jours à diner chez ses amis qui ne payent pas non plus ; trouveroit également dans leur bourse , deux mille écus , pour acheter le plaisir de les venir voir commodément , sans

quiconque a de l'argent. C'est-là qu'elles font tourner bien des têtes , & vuidier bien des bourses : c'est-là qu'elles mettent à prix , une vertu , qu'elles ne savent même pas feindre ; & des faveurs , qu'elles se vantent de rendre neuves : c'est-là que se donnent les cadeaux , & que se font les marchés pour leur entretien , en tout ou en partie , dont les conventions sont scellées par un baiser sur la bouche , qui sert de prélude à la connoissance . . . Elles ne sont point intéressées . . . Elles vous aiment pour votre seul mérite. Cependant je ne fais par quelle fatalité , cet amour qui étoit à son dernier période , lorsque vous vous ruinez pour elles par d'énormes profusions , diminue insensiblement à mesure que vos largesses deviennent plus rares. Votre mérite suit toujours le niveau de vos écus ; & il se trouve à la fin , que vous êtes l'homme du monde le plus haïssable , dès que vous n'avez pas le sol. A ce compte , une fille qui a cinq ou six ans d'Opéra , ne doit guère aimer de jeunes gens qu'elle ait connus.

craindre d'attraper une mouche à ses bas, ou de ternir l'éclat de ses talons rouges?... Croyez-vous que ce Procureur, à qui on fait moins de grace qu'à un autre pour ce qu'il doit, parce qu'on fait qu'il n'en fait à personne, même pour ce qui ne lui est pas dû, voleroit pour le seul article du carrosse douze mille francs, avec la même facilité qu'il vole deux mille écus? Croyez-vous que si ses brigandages étoient portés à ce comble d'infamie, qu'ils offusquassent les yeux de ceux même qui ne veulent pas les voir, il en seroit toujours quitte à l'audience, pour des sarcasmes de la part des Avocats, & des menaces d'interdiction de la part des Juges? Croyez-vous que cet artisan, qui doit toutes ses pratiques à sa renommée, & toute sa renommée à son carrosse, pourroit y sacrifier douze mille francs comme six? & que tout le profit qu'il peut faire sur les marchandises qu'il met en œuvre, &

sur le débit qu'un sot préjugé donne parmi les esclaves des modes, à tout ce qui sort de sa Boutique (a), ne seroit pas absorbé de reste par cette double dépense?... Si vous êtes assez simple pour croire tout cela, désabusez-vous, & tenez pour certain que si votre impôt avoit lieu, vous ne verriez pas dans Paris, la moitié des carrosses que vous y voyez, & qu'à peine en trouveriez-vous dix dans toutes les provinces.... Voilà ce qu'on me dira, MONSIEUR, & sur quoi je suis bien éloigné de vouloir disputer: c'est donc, répondrais-je, ma troisième supposition qui vous paroît la plus probable? Apprenez que c'est aussi la plus avantageuse. Le mieux seroit qu'il n'y eut point de carrosses du tout; le

(a) Des bijoux qui ne seroient pas du Petit Dunkerque, des glaces qui ne seroient pas du Palais Royal, un habit qui ne seroit pas fait par un tel, une coëffure qui ne seroit pas faite par une telle, &c. &c. &c. &c., seroient des choses *détestables*.

plus près du mieux fera qu'il n'y en ait que le moins qu'il est possible... *S'il y a la moitié moins de carrosses*, le progrès des sciences en fera la moitié moins retardé; les affaires en feront, par cette raison, la moitié moins mal administrées; les travaux du peuple en feront la moitié moins interrompus... *S'il y a la moitié moins de carrosses*, il y aura la moitié moins de ces domestiques inutiles qu'on regarde comme nécessaires; (a) les campagnes en feront la moitié

(a) C'est bien mal-à-propos : « Un grand Seigneur, dit M. de Saint-Foix, peut être distingué Ess. Hist. sur Paris, t. 4. dans le public, en n'ayant qu'un laquais derrière son carrosse; mais un page sur le devant. Ce page qui servira à le faire distinguer, procurera, en même temps, un avantage; en ce que, par vanité même, ces hommes d'or, & qui n'ont d'autre titre que leurs richesses, ne voudront plus avoir derrière leurs carrosses, trois ou quatre laquais qui ne serviroient alors qu'à les faire mieux remarquer, & qu'à rendre leur faste plus ridicule, n'ayant pas de page. A l'égard des Magistrats, je pense que dans un carrosse simple, & dont la

moins désertes , les terres la moitié
 moins incultes , les vivres la moitié
 moins renchérissés , les mœurs la moitié
 moins corrompues . . . *S'il y a la moitié*
moins de carrosses , le repos de tous les
 Citoyens en sera la moitié moins trou-
 blé ; il en périra la moitié moins par
 leur bruit , la moitié moins sous leurs
 roues *S'il y a la moitié moins de*
carrosses , les pavés des villes en feront

» couleur leur seroit affectée , ils s'attireroient bien
 » mieux la considération publique , que dans ces
 » carrosses dorés , chargés de valetaille , & dont
 » l'éclat ne s'accorde ni avec la modestie de leurs
 » vêtemens , ni avec la gravité de leur état ».

Idem.

» Gilles le-Maitre , Premier-Président du Parle-
 » ment , sous Henri II , stipuloit , dans le bail qu'il
 » passoit avec les Fermiers de sa Terre près de
 » Paris , qu'aux quatre bonnes Fêtes de l'année , &
 » au temps des vendanges , ils lui ammeneroient une
 » charrette couverte , & de la paille fraîche dedans ,
 » pour y asseoir sa femme & sa fille ; & qu'ils
 » lui ammeneroient aussi un ânon ou ânesse , pour
 » monture de leur Chambrière. Il alloit devant , sur
 » sa mule , accompagné de son Clerc à pied ».

la moitié moins usés , les maisons la moitié moins ébranlées , les routes la moitié moins impraticables aux voitures qui portent nos provisions . . . *S'il y a la moitié moins de carrosses* , il y aura la moitié moins de duppes ; on verra la moitié moins d'honneurs sans naissance , de considération sans mérite , de crédit sans argent. En un mot , *s'il y a la moitié moins de carrosses* , ils causeront la moitié moins d'abus ; l'autre moitié sera peut-être rachetée avec usure par l'impôt qu'on y mettra (a).

(a) Il est clair , à présent , que mon impôt pourroit avoir lieu , sans porter atteinte au nouveau Plan d'administration des finances : car j'ai démontré , si je ne me trompe , que les carrosses sont non-seulement indécens à la plupart de ceux qui s'en servent , mais encore à charge à l'Etat & aux particuliers. Ainsi ils sortent de la classe des possessions ordinaires , qui , en faisant la richesse du possesseur , ne nuisent à personne : & c'est de celles là seulement que M. Richard des Glannieres a parlé. Or , il paroît juste , qu'une petite portion d'hommes , qui constitue inutilement l'Etat en dépense , au préjudice de tous

Je fais que les Dieux & les enfans des Dieux ne doivent pas parcourir le brillant Olimpe comme les foibles mortels rampent sur la terre ; je fais qu'on ne les a jamais vus franchissans les espaces immenses de la voute azurée , que sur des ailes plus vites que l'éclair , ou sur un nuage redoutable , ou un char tout rayonnant de gloire : rendons les mêmes honneurs aux Dieux de la terre ; que les Rois ayent des carrosses ; qu'ils en ayent de magnifiques ; leur majesté en reçoit un nouvel éclat & attire mieux

les bons Citoyens , lui rembourse , au moins , ses frais pécuniaires ; puisqu'elle n'a aucun moyen de réparer les autres torts qu'elle fait à la société. On pourroit donc , sans blesser la justice des répartitions , imposer les gens à équipage , tant pour ce qu'ils possèdent , que pour ce qu'ils coûtent ; sauf à la prudence du Souverain , d'employer l'augmentation de finances , qui en résulteroit , soit à acquitter les dettes de l'Etat ; soit à soulager ceux de ses sujets , qui sont les plus opprimés & les plus utiles , (les cultivateurs) ; soit à encourager les talens qui feront fleurir son Regne.

nos respects ; qu'ils fixent eux-mêmes leur Cour céleste ; qu'ils n'y admettent que ceux qui , par leur naissance , ou des vertus héroïques , ont droit de participer aux honneurs de la divinité ; & ne craignons pas que cette Cour devienne jamais assez nombreuse , pour nous être fort à charge : mais que les téméraires qui osent usurper ces droits sacrés , payent cher leur sacrilège.

Voilà , MONSIEUR , tout ce que je me crois permis de dire , & à peu près tout ce que je pense sur le sujet de cette Lettre : je me consolerois sans peine de ce qu'elle me fera beaucoup d'ennemis , si je pouvois me flatter qu'elle aura beaucoup de bons effets , & qu'elle me donnera quelque part à votre estime.

Je suis , &c.